Publié dans *Septentrion* 2013/4.
Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

ANNA BIJNS (1493-1575), UNE FEMME POÈTE À ANVERS

En 1528, un recueil de refrains remarquable parut à Anvers. Chose surprenante, la page de titre portait le nom d'un auteur toujours vivant, et en outre, il s'agissait d'une femme: l'*eersame ende ingeniose maecht, Anna Bijns* (l'honnête et habile demoiselle, Anna Bijns). La page de titre fournissait d'amples arguments prouvant qu'il s'agissait néanmoins d'une œuvre de première qualité. Il y était en effet affirmé que l'opuscule contenait de beaux textes subtils, était d'une morale irréprochable et proposait au lecteur d'ingénieux refrains suivant la mode littéraire de l'époque. Ceci était d'autant plus étonnant qu'une femme ne pouvait pas devenir membre officiel d'une chambre de rhétorique[1]: ce privilège était réservé aux hommes. Pourtant, Anna maîtrisait à merveille l'art de ces membres des chambres de rhétorique, qui furent les premiers à créer une langue littéraire et à diversifier les genres.

Anna Bijns, qui vivait et écrivait au XVI^e^ siècle à Anvers, figure parmi les auteurs les plus importants des Pays-Bas. Tout ce que la vie mettait sur son chemin dans cette ville trouvait son reflet sous sa plume acérée. Elle ne craignait aucun sujet: ses amours lourdement frustrées, les illusions creuses de Luther et ses disciples, la menace de brigands venus de Gueldre pour camper aux portes de la cité, l'insupportable politique de tolérance du gouvernement de la ville, les tromperies et disputes conjugales, le sort aussi triste que bien mérité des maris soumis, ou encore la nécessité de trouver une détente dans les sottises hilarantes du répertoire populaire.

Anna Bijns savait transcrire toute cette effervescence avec un verbalisme inouï, dont on a peine à trouver l'égal au sein des lettres de langue néerlandaise. Elle fut aussi la première auteure des Pays-Bas à se présenter sans détour comme un individu ayant ses opinions et ses émotions propres. Sa position de femme y était sans doute pour quelque chose, qui la mettait en dehors des règles de la vie publique et lui permettait dans une large mesure d'être elle-même.

Anna Bijns grandit dans un environnement familial qui dut la prédisposer aux belles-lettres. Son père était un marchand de pantalons prospère, et fréquentait lui aussi la chambre de rhétorique: au moins un refrain de sa main est parvenu jusqu'à nous. Probablement est-ce

lui qui éveilla l'intérêt d'Anna pour ce nouvel art littéraire, pour lequel elle se révéla très douée. Sans doute participait-elle aux concours organisés au sein de la chambre de rhétorique. Il n'était pas inhabituel que des femmes talentueuses opèrent dans ces mondes littéraires réservés aux hommes, quoique toujours sous le sceau de l'anonymat.

Avec son frère cadet Maarten, Anna Bijns exploitait une petite école élémentaire. Lorsque Maarten se maria en 1536, elle s'établit à son compte. Elle continua jusqu'en 1573 à enseigner les bases de la catéchèse, ainsi que la lecture, l'écriture et le calcul, pour n'abandonner son poste qu'à l'âge de quatre-vingts ans. Deux ans plus tard, Anna décéda. Elle fut enterrée le 10 avril 1575, après une cérémonie funèbre dont la pauvreté contrastait fortement avec la renommée qu'elle avait acquise au cours de toutes ces années.

LE POPULISME ORGUEILLEUX DES LAÏCS PRÉTENTIEUX

Son œuvre, dont les manuscrits ont également été sauvegardés, se compose pour l'essentiel de refrains, un genre textuel qu'on dirait créé à sa mesure. Il s'agit d'un poème modelé sur la ballade française, comptant en général cinq strophes dont chacune se termine par un vers-refrain invariable résumant le thème central. Chaque strophe est construite sur le même ordre de rimes et expose divers arguments qui aboutissent toujours à la même conclusion, celle exprimée par le vers-refrain. De ce fait, cette forme se prêtait particulièrement bien à la persuasion et à la provocation, agissant comme un couperet à répétition.

Le premier recueil, paru en 1528, se composait en majeure partie de virulentes attaques contre l'hérésie protestante, considérée invariablement comme le fruit des méfaits de Martin Luther. Anna Bijns y raillait et insultait les luthériens, qu'elle tenait responsables de tous les maux de la terre. Toutefois, elle ne fournissait guère d'arguments, faute de bagage intellectuel. Anna avait bien une connaissance poussée de la Bible, mais seulement à hauteur de la catéchèse élémentaire qu'elle enseignait. Elle se contentait de répéter les dogmes traditionnels de l'Église-mère, mais moulés cette fois-ci dans le curieux ordonnancement du nouvel art poétique et dans un langage quasi réaliste emprunté à la rue.

Anna Bijns réduisait ainsi la pensée protestante à un populisme orgueilleux, prôné par des laïcs prétentieux qui pensaient pouvoir prendre en main leur propre salut: *Schrifture wordt nu in de taveerne gelezen, / In d'een hand d'evangelie, in d'ander den pot* (Les Écritures se lisent à présent dans la taverne, / Une main tenant l'Évangile, l'autre le cruchon). Même des femmes pensaient avoir les capacités d'enseigner l'Évangile à des sages - quelles sottes soûlardes! Elles appelaient un nouveau déluge sur le monde, puisque *'t Volk mest in zijn kwaadheid als 't verken in 't kot* (le peuple s'engraisse dans sa corruption comme le cochon dans sa porcherie). Ce ton fut un peu modéré dans le second recueil de 1548, où il céda la place à la moralisation, la réflexion et la méditation. Dans le troisième recueil (1567), la combativité disparut au profit de la résignation et des louanges du Seigneur.

Le refrain le plus connu porte sur la question (ironique) de savoir quel Martin représente le moindre mal, Martin Luther ou Martin Van Rossem (1478-1555), un chef de guerre du duché de Gueldre, craint et redouté dans les terres environnantes. Suite à l'attaque - déjouée - que Van Rossem avait lancée contre la ville d'Anvers en 1542, Anna Bijns se sert en fait des actions violentes de cet aventurier pour démontrer une fois de plus à quel point les agissements de Luther sont cent fois plus délétères. Van Rossem torture les corps, mais Luther perd les âmes. Si être tué par le brigand de Gueldre équivaut à un passeport pour le paradis, le prix payé par celui qui vend son âme à Luther est la damnation éternelle. Raison pour laquelle Van Rossem est encore le meilleur des deux.

La maison natale d'Anna Bijns : *Den Bistro* (à l'époque *Cleyn Wolvinne* - La Petite Louve), sise 46, *Grote Markt*.

UN ANCIEN AMANT À PORTÉE DE MAIN

D'une tout autre nature sont les refrains, tantôt sérieux, tantôt teintés de sarcasme, que Bijns consacre à l'amour profane, au mariage et à la vie de famille. Ils ne nous sont parvenus que sous forme de manuscrits. Anna met en doute tout ce qui se rapporte à l'amour profane. Les amants sont infidèles, le mariage conduit tout droit à l'esclavage et crée des viragos et des jocrisses, installant le désordre au sein de la famille. Il s'agit là de variations sur des thèmes littéraires presque incontournables au sein des chambres de rhétorique, qu'on ne saurait donc d'emblée qualifier de très personnelles. Cependant, son choix presque monomaniaque de cette thématique reste remarquable. Anna elle-même ne s'est jamais mariée, sans que cela

l'amène à tourner le dos au monde profane, ce qui laisse pour le moins supposer qu'elle ne voulait pas exclure la possibilité d'une union. Il est tout à fait possible que d'amères déceptions qu'elle aurait connues dans sa vie sentimentale lui aient inspiré ces règlements de compte littéraires.

Les plus parlants sont peut-être les poèmes aux vers-refrains *Ghij sijt dat gij sijt, ic heb u leeren kinnen* (Vous êtes ce que vous êtes, j'ai appris à vous connaître) et *Al seggic niet veele, ic en dincks niet te min* (Bien que je parle peu, je n'en pense pas moins). Mais d'autres poèmes encore traduisent sans cesse de profondes blessures amoureuses. C'est précisément cette obsession de l'infidélité en amour qui donne l'impression qu'Anna Bijns se fonde bel et bien sur son expérience personnelle, déformée et amplifiée sans doute, puisqu'il s'agit ici de littérature. En outre, il s'avère que, dans d'autres situations aussi, ce sont les événements de sa vie privée et l'actualité qui la poussent à prendre la plume. Tel est en effet le but que sert la poésie: approfondir le particulier, l'individuel et le personnel, pour les transformer en émotions et en messages d'ordre plus général. Et un moyen parmi d'autres d'y parvenir est d'insérer ces événements dans des contextes historiques évocateurs.

C'est pourquoi Anna Bijns ouvre un refrain sur le personnage de Jason comme archétype de l'amant infidèle. Elle le compare à son amoureux inconstant, intégrant au plan de salut divin des expériences personnelles:

> *Deghene, die mij trouwe geloofde soo stijf,*
> *Doet mij ontrouwe. Maer naer mijn motijf,*
> *Hij es mijns nu sadt.*
> *Nochtans hij voortijdts om mijn liefde badt.*
>
> Celui qui me jura fidélité avec tant de ferveur,
> M'est infidèle. Mais à mon avis,
> Il est lassé de moi à présent.
> Pourtant autrefois il me pria pour mon amour.

Il n'est même pas à exclure que Bijns cherchait par cette voie à communiquer directement avec son ancien amant, en faisant semblant de l'avoir près d'elle. Dans un autre refrain, elle s'adresse directement à lui par un *O lief* (Ô mon amour), et l'ensemble du poème insiste sur l'humilité avec laquelle elle subit la douleur qu'il lui a causée. Elle affirme même qu'elle n'a de cesse de couvrir son amant d'écrits (littéraires):

> *Wat bate 't mij, dat ic dichte, scrijve oft prase,*
> *Mijn lief die achte 't al voor vijsvase.*
> *Al waerdt dat ic hem dit refereijnken lase,*
> *'t Waer om niet gepepen.*
>
> À quoi bon composer, écrire ou parler,
> Mon amour prend tout cela pour des balivernes.
> Quand bien même je lui lirais ce petit refrain,
> Ce seraient des paroles au vent.

Plaintes et affirmations de cette nature se multiplient. Parfois, elles contiennent des affirmations qui ne peuvent être comprises que par le destinataire à qui elles s'adressent, et restent sans signification pour les autres lecteurs et auditeurs:

Prinschelyck lief, het doet mij nog hertelijck zeer,
Dat ghij mij zoo trompeerdt: ghij weet wel wanneer.

Mon amour princier, cela me déchire toujours le cœur
Que vous m'ayez ainsi trompée: vous savez bien quand.

Nous savons qu'Anna Bijns rédigeait en effet une partie de sa correspondance sous forme de refrains, ce qui donne à de tels vers une réelle signification. Or, dans ce cas précis, le vers ne peut être destiné qu'à l'amant infidèle. Pour un public anonyme, un tel passage est dénué de sens: le texte ne levant pas le voile sur le mystère, le lecteur ou auditeur ingénu ne peut que se sentir exclu. Ou bien tout ceci sert-il à renforcer l'illusion que l'auditeur est témoin d'affaires privées?

Dans tous les cas, Anna Bijns est la première auteure dans l'histoire de la littérature de langue néerlandaise à avoir touché un vaste public, grâce à l'imprimerie. Ses dons furent largement reconnus, utilisés et exploités. Le fait qu'elle excellait en un art littéraire qu'en tant que femme elle n'avait officiellement pas le droit de pratiquer dans le cadre associatif des chambres de rhétorique, donne d'autant plus de piquant au fait que de l'avis même de ses contemporains son talent dépassa de loin celui de ses collègues masculins.

Herman Pleij
Professeur honoraire de littérature médiévale de langue néerlandaise à l'*Universiteit van Amsterdam*.
h.pleij@uva.nl
Traduit du néerlandais par Kim Andringa.

Pour de plus amples informations ainsi que pour les sources bibliographiques, se rapporter à HERMAN PLEIJ, *Anna Bijns, van Antwerpen* (Anna Bijns, d'Anvers), Bert Bakker, Amsterdam, 2011.

Les éditions Prometheus d'Amsterdam ont publié en 2013 une anthologie de l'œuvre d'Anna Bijns, composée par HERMAN PLEIJ, sous le titre *Meer zuurs dan zoets* (Plus d'aigre que de doux).

Note : Associations se réunissant par amour pour les lettres et les représentations théâtrales. En tant que sociétés littéraires, ces chambres trouvèrent leur origine au XV^e^ siècle.

Anna Bijns

Bien mieux sans liens, heureuse la femme sans mari

C'est bien d'être femme, mais mieux d'être chef.
Vous pucelles, vous veuves, retenez cette leçon:
Qu'aucune pour se marier ne se presse.
Sans homme, dit-on, il n'y a point d'honneur.
Mais que celle qui trouve à se nourrir, à se vêtir,
Ne se hâte point de se mettre sous le joug d'un homme.
Tel est mon conseil: soyez prudentes,
Car je le sais, pour l'avoir vu couramment:
Quand une femme se marie, même noble de sang,
Ou riche en biens, on lui met à la jambe
Une lourde entrave. Mais si elle reste seule
Et qu'elle sait demeurer honnête et pure,
Alors elle est femme et chef: la plus belle des vies!
Je ne méprise pas le mariage, mais néanmoins
Bien mieux sans liens, heureuse la femme sans mari.

Souvent jeunes filles fraîches deviennent femmes laides.
Pauvres coureuses, pauvres souillons, jeunes, vieilles, écoutez,
Ceci suffirait à me faire éviter le mariage, pour sûr.
Mais hélas, au moment d'épouser leurs maris,
Elles croient que l'amour ne se refroidira jamais.
Moins de six mois plus tard, elles le regretteront:
O, le fardeau du mariage est bien trop lourd!
Elles le savent bien, celles qui l'ont porté.
Une femme, par peur, fait bien du tapage,
Lorsque l'homme va par-ci par-là se distraire,
Jouer et boire de nuit comme de jour.
On l'entend se plaindre de s'y être laissé prendre.
Votre famille et vos amis ne pourront rien pour vous.
Écoutez donc mes mots et gardez-vous en bien:
Bien mieux sans liens, heureuse la femme sans mari.

Parfois aussi l'homme rentre, ivre et altier,
Alors que la femme s'est épuisée au travail,
Car il y a tant à faire pour mener son ménage.
Et si elle s'avise de dire trois mots,
Ce sont les coups de poing qui l'attendent.
Elle doit obéir à cette barrique pleine,
Qui ne sait faire que crier et hurler.
Ainsi vont les choses, malheur à celle qui les subit!

Ongebonden best, weeldich wijf sonder man

Het es goet vrouwe sijn, maer veel beeter heere.
Ghij maegden, ghij weduen, onthoudt dees leere:
Niemandt hem tezeere om houwen en spoede.
Men seijdt: daer geen man en es, daer en es geen eere.
Maer die gecrijgen can cost en cleere,
Niet haest haer en keere onder eens mans roede.
Dit es mijnen raedt: weest op u hoede,
Want zoo ic bevroede, ic zie 't gemeene,
Als een vrouwe houdt, al es se eël van bloede,
Machtich van goede, zij crijcht aen haer beene
Eenen grooten worpriem. Maer blijft zij alleene
En zij haer reene en zuver gehouden can,
Zij es heere en vrouwe: beeter leven noeijt gheene!
Ic en acht niet cleene 't houwelijck, nochtan
Ongebonden best, weeldich wijf sonder man.

Proper meijskens werden wel leelijcke vrouwen.
Arm danten, arm slooren, hoordt jonck metten ouwen,
Dit sou mij doen schouwen 't houwelijck voorwaer.
Maer wachermen, als zij den man eerst trouwen,
Zij meijnen de liefde en mach niet vercouwen.
Dan ees 't hem berouwen eer een half jaer:
Och, het pack des houwelijcx es al te zwaer!
Zij weten 't claer, die 't hebben ghedraghen.
Een vrouwe maeckt door vreese menich mesbaer,
Als de man hier en daer gaet druck verjagen,
Drincken en speelen bij nachte, bij dagen.
Dan hoort men beclagen dat men 't oeijt began.
Dan en muegen u helpen vrienden oft magen.
Dus hoordt mijn gewagen en wacht er u van:
Ongebonden best, weeldich wijf zonder man.

Ooc compt de man somtijts droncken en prat,
Als d'wijf haer gewracht heeft moede en mat,
Want men moet al wat doen, sal men 't huijs bestieren.
Wilt zij dan eens rueren haer snatergat,
Zoo werdt sij geslagen met vuijsten plat.
Dat droncken vol vat moet se obedieren,
Dan doet hij niet dan kijven en tieren.
Dat sijn de manieren, wee haer die 't smaeckt!

S'il va voir ailleurs les servantes de Vénus,
Dites-vous qu'on n'en est que mieux à la maison.
Vous pucelles, vous veuves, prenez langue,
Avant de vous mettre dans le même embarras.
Même si vous me contredisez sur tout,
Peu me chaut qui désapprouve, je maintiens:
Bien mieux sans liens, heureuse la femme sans mari.

Une femme sans mari doit se passer de son salaire,
Mais elle n'a pas non plus à se plier à ses désirs.
Et, je vous le dis, la liberté n'a pas de prix.
Elle échappe aux sermons, quand elle rentre ou sort.
Et même si elle doit vivre de son filage,
Toute seule elle dépense bien moins qu'à deux.
Une femme libre est jalousée partout.
Même si elle doit se passer des avantages d'un mari,
Elle est roi et reine dans son foyer.
Aller et venir librement, c'est un vrai plaisir.
Elle peut veiller ou dormir à sa guise,
Sans recevoir de reproches. Restez donc libres:
Il n'y a de plus grand regret que d'avoir perdu la liberté!
Femmes, vous toutes, même en tombant sur un bon Jean,
Bien mieux sans liens, heureuse la femme sans mari.

Princesse
Aussi riche en biens que puisse être une femme,
Bien des hommes voient en elle une esclave.
Ouvrez l'œil, quand ils vous couvrent de belles paroles,
Et ne les croyez pas trop vite, mais laissez les courir,
Car à mon sens, l'homme bon est un oiseau rare.
Ne faites pas attention aux cadeaux qu'ils vous apportent.
Une fois qu'une femme est prise dans leurs filets,
L'amour disparaît vite, nous le voyons souvent.
Par le mariage, plus d'une femme s'est laissé duper,
Et ce sont de lourds malheurs qu'elle doit ainsi supporter.
Ses biens sont gaspillés, le mari la persécute.
Ce n'est pas un jeu, c'est la pire des malédictions.
Parfois c'est pour l'argent, et non pour ses beaux yeux,
Que l'homme avait déployé tous ces efforts.
Bien mieux sans liens, heureuse la femme sans mari.

Traduit du néerlandais
par Kim Andringa.

Loopt hij dan elders bij Venus' camerieren,
Peijst wat blijder chieren men thuijs dan maeckt.
Ghij maegden, ghij weduwen, aen ander u spraeckt,
Eer ghij ooc gheraeckt in zelcken gespan.
Al waer 't dat ghij mij al contrarie spraeckt,
Mij en roeckt wie 't laeckt, ic blijv' er weer an:
Ongebonden best, weeldich wijf zonder man.

Een vrouwe ongehoudt moet derven 's mans gewin,
Zo en derf zij ooc niet wachten zijnen sin.
En, na mijn bekin, de vrijheijdt es veel weerdt.
Zij en werdt niet begresen, gaet sij uut oft in.
En al moeste zij leven op haer gespin,
Voorwaer veel te min zij alleen verteerdt.
Een ongebonden vrouwe werdt alom begeerdt.
Al ees 't dat se ontbeerdt eens mans profijt,
Zij es meester en vrouwe aen haren heerdt.
Te gane onverveerdt, dat 's een groot jolijt.
Zij mach slapen en waken na haren appetijt,
Zonder ijemandts verwijt. Blijft ongebonden dan:
De vrijheijt te verliesen, geen meerder spijt!
Vroukens, wie ghij sijt, al creeg dij eenen goeden Jan,
Ongebonden best, weeldich wijf zonder man.

Princesse

Al es een vrouwe noch zo rijck van haven,
Veel mans die achten se als haer slaven.
Ziet toe, alse u laven met schoonen proloogen,
En gelooft niet soo saen, maer laet se draven,
Want mij dunckt, de goeij mans sijn witte raven.
Acht niet wat gaven zij u bringen voor oogen.
Alse een vrouwe hebben in 't nette getoogen,
Es liefde vervloogen, dit sien wij wel.
In 't houwen werdt menige vrouwe bedroogen,
Die moeten gedoogen groot zwaer gequel.
Haer goedt werdt verquist, de man valt haer fel.
't En es vrij geen spel, maer noeijt zwaerder ban.
't Es somtijts om 't geldeken en niet om 't vel,
Dat dezelcke zoo snel liep dat hij stan.
Ongebonden best, weeldich wijf zonder man.

Uit *Meer zuurs dan zoets* (2013).

Tels sont les miracles que fait Luther

On ne peut croire aux saints que s'ils font des miracles:
Ceci est communément admis depuis toujours.
Et voilà que dans le tabernacle de Wittemberg,
Luther a été élevé au rang de saint.
Quels miracles fait-il donc, qu'a-t-il à offrir,
Pour que la nation voisine l'élève à ce point?
Mène-t-il une vie sévère et exemplaire?
Voyez donc quelle est sa sainte conversation:
Il fait scandale, provoque disputes et révoltes,
Il chasse la paix, le calme et l'entente.
Les saints ont réveillé les morts grâce à Dieu,
Renforçant la foi en la parole du Christ.
Mais sur ce nouveau saint on a appris le contraire,
Car à cause de lui du sang chrétien fut versé
Et des centaines de milliers de gens assassinés:
Tels sont les miracles que fait Luther. (...)

(...) Luther fait des miracles, je m'en porte témoin:
Ce qui était droit chez nous, le voilà qui le fausse.
Il nomme vice la vertu et même les sages
Les plus doctes sont rendus bêtes par lui,
Aveugles les voyants et les éloquents muets.
Ils ne veulent plus louer Dieu ou parler de confession,
Mais tous ses disciples - et sont-ils nombreux -
Savent très bien parler des défauts d'autrui.
Ils sont pleins de ragots, c'est un fait avéré,
Alors qu'eux-mêmes sont les plus galeuses des brebis.
Mais ils ne voient pas qu'ils pataugent dans la saleté,
À tel point leur patron les a-t-il aveuglés.
S'ils devaient parvenir à leurs fins,
Ils mettraient en commun tous les biens du monde.
Voyez donc, chrétiens, fidèles à la religion:
Tels sont les miracles que fait Luther. (...)

Dit sijn de miraculen, die Luther doet

Men gelooft geen santen, si en doen miracule:
Dit woort is vanouts gesproken, gescreven.
En nu is Luther in de tabernacule
Te Wittenberge als groot sant verheven.
Wat miraculen doet hi, wat mach hi geven,
Dat hem dus verheft d'overlantsce natie?
Leyt hi een strange, exemplaer leven?
Merct hier sijn heylige conversatie:
Hi maect oploop, strijt, murmuratie,
Hi verjaecht paeys, vrede en accoort.
Santen verwecten doden duer Gods gracie,
Daer 't gelove duer gesterct wert en Cristus' woort.
Maer contrarie wert van desen sant gehoort,
Want duer hem wert vergoten 't cristenbloet
En menich hondertdusent mensen vermoort:
Dit sijn de miraculen, die Luther doet. (...)

(...) Luther werct wondere, ic ben 's orcondere:
Dat hier voortijts recht was, maect hi nu crom.
Duecht heet hi sonde ende ooc bisondere,
Wise, geleerde mannen maect hi dom,
Siende lien blint en welsprekende stom.
Gods lof oft biechte en willen si niet spreken,
Maer al sijn discipulen - dat 's meer dan som -
Connen wel couten van ander lien gebreken.
Si sijn vol achterklaps, 't heeft claer gebleken,
En 't sijn selve de scorfste scapen die men vint.
Maer si en sien den drec niet, daer se in steken,
So heeft haer patroon de oogen verblint.
Mochten si volbrengen, daer si toe sijn gesint,
Si maecten gemeene alder werelt goet.
Siet christenmenscen, die 't geloove bemint:
Dit sijn de miraculen die Luther doet. (...)

(...) Il crée nombre de putains, nombre de brigands,
Car les moines et les sœurs sont paresseux et vicieux.
Ils manquent de tout: la faim les démoralise.
Ils ignorent comment travailler la terre
Et si le boulanger ne veut pas leur faire crédit,
Comme il faut bien manger, faute d'argent pour acheter,
Pour en avoir, ils se mettent à faire le mal!
Alors cette vermine en grand nombre
Dépouille le marchand, dérobe au paysan,
Met tout à feu et à sang et vole avec cruauté.
On finit par les voir ligotés ensemble,
L'un sur la roue, l'autre pendu.
Ils ont enfin reçu ce qu'ils méritaient
Et leurs pauvres âmes s'en vont droit en enfer.
Chacun pourra se dire, les joues baignées de larmes:
Tels sont les miracles que fait Luther. (...)

Traduit du néerlandais
par Kim Andringa.

(...) Hi maect veel hoeren, hi maect veel boeven,
Want muncken en nonnen sijn luy en lackere.
Hem gebreect van als: honger doet se bedroeven.
Si en connen niet ploegen in den ackere
En wilt hem dan niet borgen de backere,
Men moet eten, daer en is geen gelt om coopen:
Om crigen sijn si in quaetdoen wackere!
Dan gaet dit gespuys met grooten hoopen
Den coopman berooven, den lantman stroopen,
Moorden, branden, stelen niet om verstrangen.
Ten lesten siet men se t'samen knoopen,
d'Eene op een rat, d'ander gehangen:
Na haer wercken si ten eynde loon ontfanghen
En d'arm siele vaert licht bi 't helsche gebroet.
Elc mocht wel seggen met bescryden wangen:
Dit sijn de miraculen, die Luther doet. (...)

Uit *Meer zuurs dan zoets* (2013).